

# Les réfugiés à Brétignolles

## Une page d'histoire de l'exode

Pascal Hérault

Comme bien d'autres localités du bocage bressuirais, Brétignolles accueille des réfugiés au début de la Seconde Guerre mondiale. En effet, sur cette commune se déverse soudainement, avant l'arrivée des premiers soldats allemands, un flot « d'exodiens <sup>1</sup> » paniqués<sup>2</sup> par l'effondrement de l'armée française en mai-juin 1940. Avant même le déclenchement du conflit, des plans d'évacuation prévoyaient un transfert de la population ardennaise vers les Deux-Sèvres et la Vendée<sup>3</sup>. Et selon une répartition départementale de janvier 1935, Brétignolles devait accueillir 91 réfugiés<sup>4</sup>. Un autre plan, non daté mais sans doute postérieur, allait jusqu'à proposer

---

<sup>1</sup> Selon la terminologie de Jean-Pierre AZEMA, *1940, l'année terrible*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 125.

<sup>2</sup> Une analogie avec la « Grande Peur » de 1789, dans Jean-Pierre AZEMA, *1940, l'année noire*, Paris, Fayard, 2010, p. 119 et suiv.

<sup>3</sup> Éric ALARY, *L'exode, un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010, p. 29-30.

<sup>4</sup> Archives départementales des Deux-Sèvres : 1 M 10.

170 personnes originaires de Charleville<sup>5</sup>. Mais la réalité de l'exode, dans l'affolement général, n'a pas toujours obéi à cette logique administrative. Aussi, pour saisir réellement le phénomène, il importe de descendre à l'échelle de la commune, d'autant plus que cet épisode a laissé des traces dans les archives municipales et, surtout, dans les souvenirs de quelques personnes âgées, d'ici et d'ailleurs<sup>6</sup>, qui avaient moins de vingt ans lors des événements. Sources écrites et témoignages oraux convergent pour esquisser une histoire encore assez mal connue<sup>7</sup>. Car, à l'invitation de Jean-Pierre Rioux, il faut encore « traquer oralement les bribes de mémoire, faire parler les archives officielles (...) tout en mettant à bonne distance de raisonnement ce magma informel d'informations disparates, afin de donner enfin une consistance historique à un phénomène aussi dilué<sup>8</sup> ».

## Sur la « grand'route » et dans le bourg

La « grand'route » (la Nationale 149 actuelle) qui relie Bressuire à Mauléon traverse la commune de Brétignolles dans sa partie septentrionale (voir carte et plan page suivante). C'est l'axe majeur de circulation au moment où l'automobile commence à se multiplier. En 1924 déjà, sur six véhicules déclarés, quatre appartiennent à des personnes résidant le long de la « grand'route » ; Joseph Doublet, cultivateur au Gât, possède une Ford ; à La Faye, Louis et Henri Blais, marchands de bestiaux, disposent de deux

---

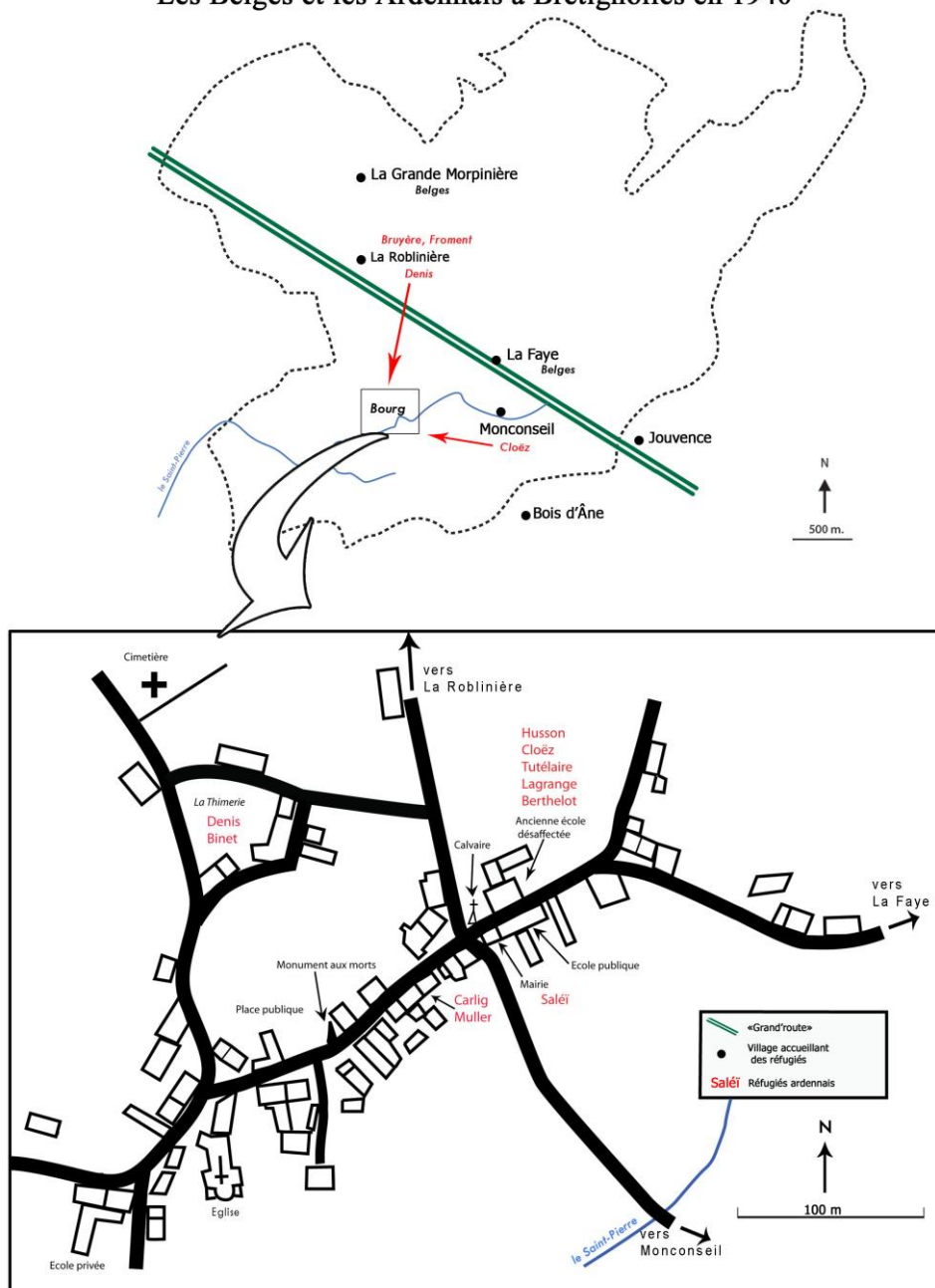
<sup>5</sup> Archives départementales des Deux-Sèvres : 169 W 51.

<sup>6</sup> Témoignages collectés entre juillet 2007 et septembre 2011, de Claude BIBARD (1920 - 2011), Claude BOULESTEIX, Henri CLOËZ, Micheline DRUX-DENIS, Henri FABIEN (1923 - 2010), Camille GUERIT - épouse GROLLEAU, Antonin HERAULT, Odile JOTTREAU - épouse MONNOT, Thérèse TUTELAIRE - épouse DUFOUR, Clémentine LANDREAU, épouse RAYMOND. Que toutes ces personnes soient ici vivement remerciées.

<sup>7</sup> Éric ALARY, *op. cit.*, p. 10-11 ; Jean-Pierre HARBULOT aborde la question de l'évacuation et du retour, mais « laisse de côté la vie que connurent au loin tous ces déracinés », dans son article intitulé « L'exode des Ardennais et des Lorrains non Mosellans », dans Paul LEVY et Jean-Jacques BECKER (dir.), *Les réfugiés pendant la Seconde Guerre mondiale (entre Loire et Gironde)*, Confolens, CERHIM, Les annales de la mémoire, 1999, p. 53-64.

<sup>8</sup> Jean-Pierre RIOUX, « L'exode, un pays à la dérive », *L'Histoire* n°129, janvier 1990, p. 66.

## Les Belges et les Ardennais à Brétignolles en 1940



Carte et plan réalisés par Jean-Bernard Delchéry

véhicules, dont une Sigma, et le forgeron Firmin Bibard conduit un Ford T<sup>1</sup>. Dans ce village se trouvent trois fermes appartenant au docteur Louis Lamoureux, un médecin de Thouars, qui y a fait construire aussi un pavillon de chasse sur la route de Beaulieu-sous-Bressuire. C'est dans cette grande bâtisse qu'échoue un groupe de Belges, sans doute en mai 1940, quand la Wehrmacht lance son offensive à l'Ouest<sup>2</sup>. Pour accueillir ces étrangers, le gouvernement français avait pourtant choisi cinq départements : l'Allier, la Côte-d'Or, la Saône-et-Loire, l'Ardèche, ainsi que la Haute-Garonne. Mais nombre d'entre eux se sont dirigés vers d'autres régions<sup>3</sup>, comme le Bressuirais. A La Faye, ils seraient au nombre de dix-huit, adultes et enfants compris, selon Claude Bibard, le fils du forgeron, à qui l'on demande, juste avant sa mobilisation, d'installer l'électricité pour ces étrangers logés dans les combles du « château » du docteur Lamoureux. D'autres Belges sont signalés également aux Grandes Morpinières, un hameau sis au nord-ouest de la commune, non loin de la « grand'route », où travaille Odile Jottreau, âgée de seize ans. Ces cinq ou six hommes en uniforme, voyageant dans une automobile découverte, que la jeune femme, effrayée, prend d'abord pour des Allemands, couchent une nuit dans l'écurie de la jument. Dans ce village, un peu plus tard, deux ou trois dizaines de personnes arrivent dans un grand car et restent plus longtemps, six jours environ : des enfants, des femmes et des personnes âgées, d'origine inconnue, affolés par le bourdonnement des avions.

Sur la « grand'route », le hameau de La Roblinière est un temps submergé par une foule de réfugiés. Camille Guérit, née en 1931, se souvient d'une trentaine d'Ardennais couchant sur la paille, avec leurs propres couvertures, dans la maison de ses parents Ferdinand et Madeleine ; si certains reprennent le chemin, d'autres restent, comme la famille Bruyère ou « monsieur Froment ». Henri Fabien, un jeune paysan voisin âgé de dix-

---

<sup>1</sup> Archives départementales des Deux-Sèvres : E dépôt 260. Déclaration des véhicules automobiles de 2<sup>ème</sup> catégorie (voiture de tourisme...) de Brétignolles – janvier 1924. Les deux autres automobiles appartiennent, dans le bourg, à Fernand Gagnaire, l'instituteur, et à Jules Robin, le maréchal-ferrant.

<sup>2</sup> « Le départ des Belges sur les routes (...) est largement motivé par la panique qui les saisit à partir du 12 mai », écrit Éric ALARY, *op. cit.*, p. 57.

<sup>3</sup> Éric ALARY, *op. cit.*, p. 71.

sept ans, parle de plusieurs centaines de personnes. La famille Janvier, originaire de l'Orne, reste peu de temps chez son père Louis Fabien (1892-1946), contrairement à la famille Denis. Avant l'exode, Émile Denis, époux de Germaine Mélard, résidait à Vireux-Wallerand<sup>4</sup>, dans la pointe nord des



**Le pied-à-terre (à droite de la grange)  
du propriétaire de la ferme de La Roblinière  
exploitée par Louis Fabien  
qui accueille la famille ardennaise Denis**  
*Cliché Pascal Hérault*

Ardennes, à une cinquantaine de kilomètres de Charleville, une cité qui reçoit l'ordre d'évacuer dès le 11 mai<sup>5</sup>. A La Roblinière, cette famille occupe le petit pied-à-terre du propriétaire de la ferme ; c'est une pièce nantie d'une cheminée, située sur le flanc de la grange, qui ouvre sur la cour par une porte-fenêtre équipée d'une grille. Mais peut-être trop à l'étroit en ce lieu, la famille se divise en deux. Les aînés restent dans

le village, tandis que les enfants gagnent le bourg. De même, la famille Cloëz, originaire de Charleville, qui s'était d'abord installée à Monconseil, non loin de la « grand'route », dans une petite maison appartenant à madame Aumont, vient dans le bourg où se trouvent d'autres réfugiés.

**Émile Denis, Germaine Mélard  
et leur fils cadet Marcel Denis, né en 1931**  
*Coll. privée*



<sup>4</sup> Émile Denis est né à Vireux-Wallerand le 23 décembre 1888, son épouse Germaine Mélard est née le 18 décembre 1893 à Hermeton (Belgique).

A Vireux, « il n'y avait que quatre personnes qui étaient restées dans le village », selon Michel DRICOT, « Retour d'exode. Vireux, été 1940 », *Ardenne wallonne*, n°88, mars 2002, p. 58.

<sup>5</sup> Éric ALARY, *op. cit.*, p. 80.



**Le grand logis de la famille Humeau à La Thimerie, dans le bourg de Brétignolles.**

*Cliché Pascal Hérault*

Charles Denis, le fils d'Émile, s'installe à La Thimerie. Peut-être réside-t-il dans une ancienne boulangerie, une maison située à proximité du grand logis de la famille

Humeau, de même qu'un autre couple : les Binet. Mais dans le bourg, ils ne sont pas les seuls réfugiés. Il y a également une famille d'origine italienne, les Carlig<sup>6</sup>, venant peut-être de Nouzonville, qui s'est installée dans l'actuelle rue Saint-Pierre dans une maison appartenant aux Bellion. A côté habite la famille Muller. D'autres résident dans une ancienne école désaffectée. Cette bâtisse construite en 1879, derrière le calvaire, a accueilli des filles à partir de 1904, quand a été édifiée de l'autre côté de la rue une école des garçons jouxtant la mairie. Mais en 1911, le curé Soucheleau ayant fait construire de l'autre côté du bourg un établissement privé, destiné aux filles et tenu par des religieuses, l'école publique se vide rapidement<sup>7</sup>. Abandonné à partir de 1912, le bâtiment s'est dégradé, d'autant plus que « les instituteurs s'en servaient avant l'arrivée des réfugiés (...) pour y



**Derrière le calvaire, l'ancienne école désaffectée qui accueille en 1940 cinq familles ardennaises.**

*Cliché Pascal Hérault*

<sup>6</sup> L'orthographe du nom est incertaine.

<sup>7</sup> Pascal HERAULT, « La construction d'un bourg dans le bocage bressuirais : l'exemple de Brétignolles, (XIX<sup>ème</sup> – milieu du XX<sup>ème</sup>) », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, année 2009, n°60, p. 43-45 et 47-48.



**Lucie Tutélaire et ses deux filles :  
Germaine (à gauche) et Thérèse (à  
droite) dans la cour de l'ancienne  
école désaffectée**

*Coll. privée*

avec ses six enfants, chacun affublé d'un surnom : « Coco, Tété, Canard, Gamine, Quiquine et Tite mère dorée ».

Soixante-dix ans après l'exode, Thérèse Tutélaire est encore capable d'en reconstituer les principales étapes. Sa mère, Lucie Tutélaire, mariée en 1921, veuve quelques années plus tard, vit avec ses deux filles à Charleville, au 85 Cours Briand. Quand l'évacuation est exigée, les trois femmes partent « à pied avec une poussette et quelques affaires » jusqu'à



**La mairie en 1940 (à droite)  
et le logis des instituteurs (à gauche)  
de l'école publique, située derrière le bâtiment.**

*Cliché Pascal Hérault*

<sup>8</sup> Mairie de Brétignolles : registre des délibérations municipales, séance du 8 septembre 1940, p. 10-11.

Signy-l'Abbaye (Ardennes). Puis des voitures les emmènent vers une gare<sup>9</sup>. De Reims, la famille Tutélaire gagne Niort, puis Bressuire, d'où elle est orientée vers Brétignolles. Thérèse, qui a une douzaine d'années, est scolarisée dans l'école située de l'autre côté de la rue, où se trouvent d'autres réfugiés ardennais, les Saléi.

Madame Saléi est institutrice. Dans un voyage de fin d'étude en Corse, elle avait rencontré Pierre-Jean Saléi, originaire de Vivario (Haute-Corse). La jeune femme fit venir son amoureux à Charleville et se chargea de lui faire passer des examens qui lui permirent d'entrer dans l'administration. Au moment de la guerre, il était chef d'un service. Les Saléi, réfugiés installés au-dessus de la mairie qui jouxte l'école, s'entendent très bien avec les Boulesteix, le couple d'instituteurs de Brétignolles. En octobre 1937, Maurice et Constance Boulesteix quittent Saint-Aubin-de-Baubigné et viennent s'installer à Brétignolles, remplaçant Fernand Gagnaire, veuf depuis 1920, qui avait épousé l'institutrice Henriette Meunier en mars 1937. Mobilisé, Maurice Boulesteix gagne la caserne du Blanc. Mais c'est rapidement la débâcle et la fuite devant la Wehrmacht entre Amiens et Périquieux où il est finalement démobilisé. Comme il a la chance de ne pas être fait prisonnier, il revient à Brétignolles où il rencontre les réfugiés.

Au dire de Claude Boulesteix, le fils de l'instituteur, il y aurait au total une dizaine de familles, « venant toutes de Charleville ». La municipalité leur fournit, dès juin 1940, une vingtaine de lits et un ensemble d'objets de cuisine<sup>10</sup>. Dans la liste se trouve, pour l'éclairage, seulement « une lampe à alcool ». Chez Lucie Tutélaire, la « graisse de bœuf fondue servait à faire des bougies ; une pompe à vélo, un grand lacet et voilà notre éclairage ! » raconte sa fille Thérèse. Reste pour toutes ces familles, tant bien que mal installées, le problème majeur : se nourrir.

---

<sup>9</sup> Thérèse TUTELAIRE ne se souvient plus du nom de cette gare. Mais, par ailleurs, on sait que des camions militaires circulaient de Signy-l'Abbaye vers les gares de Rethel, Fismes ou Reims. Voir le texte de Joseph SEGUINOT, *Flux et reflux d'une marée humaine. L'exode ardennais (1940) suivant des témoignages*, sans éditeur, ni date, p. 35.

Parmi les huit familles suivies dans leur périple, cet auteur évoque (p. 7, 35-40, 55, 83-84, 127-128 et 130) celle d'un tailleur de Charleville qui aboutit à Boismé.

<sup>10</sup> Mairie de Brétignolles : 5 H 2.



## Se nourrir et travailler

Une anecdote amusante, rapportée par Claude Boulesteix, illustre parfaitement cette préoccupation majeure des réfugiés ardennais :

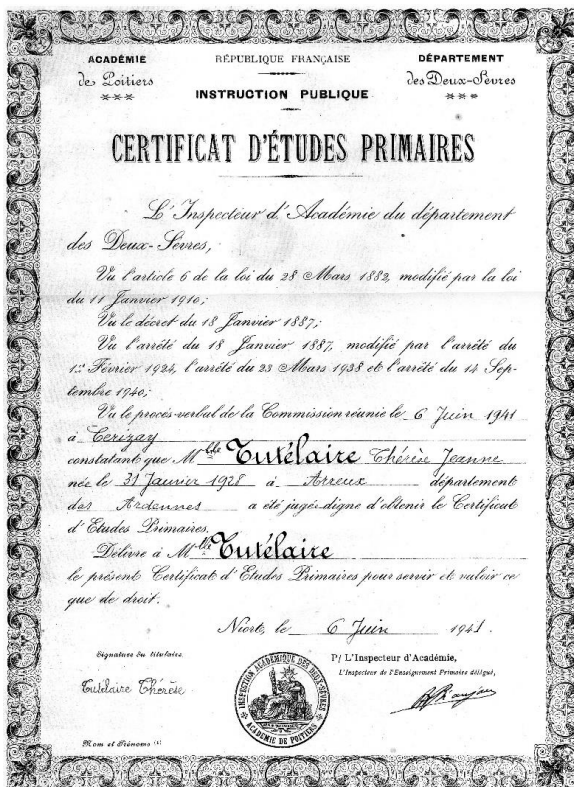
« J'ai entendu souvent raconter une histoire de cette époque (...) Le beau-frère des Saléi va un jour à Bressuire pour une démarche administrative ; il revient avec un paquet, probablement préparé et caché à l'avance. Or le paquet n'est pas un vêtement ou de la toile pour en fabriquer un, ou une livre de sucre, toutes choses qui manquaient cruellement. Non, c'était un tableau de Saint Cloud, prétendument négocié dans des conditions très favorables. L'épouse faillit défaillir. « On n'a rien à manger, on couche par terre, les tickets de rationnement ne sont pas suffisants, on manque de pain et tu nous achètes un tableau ». Le mari eut beau objecter qu'il avait fait une affaire, qu'il avait eu le tableau pour une bouchée de pain, qu'il le revendrait très cher après la guerre, rien ne put calmer la fureur de l'épouse. Au bout d'un moment cependant, n'y tenant plus, elle voulut voir le tableau. Il s'agissait d'une planche où étaient plantées cinq pointes, c'était cela le tableau de cinq clous. Cette histoire est authentique, elle montre que même dans les moments difficiles, l'humour ne perd pas ses droits... »

Une fois logé, même dans des conditions précaires, il faut manger et, les économies épuisées, essayer de trouver du travail. Pour les Saléi, ce n'est pas trop difficile, car un poste est ouvert pour l'épouse. En septembre 1940, avec l'appui de Maurice Boulesteix, une demande d'ouverture de classe est faite à la municipalité dans l'ancienne école désaffectée où une salle reste disponible. Le conseil municipal refuse, désirant laisser le bâtiment aux réfugiés « jusqu'au départ du dernier »<sup>11</sup>. Peut-être faut-il voir dans ce rejet du maire François Devanne la crainte de dépenses pour un aménagement non durable. Toujours est-il qu'on s'adapte. Mesdames Saléi et Boulesteix décident d'enseigner dans la même classe, les maîtresses se faisant face et

---

<sup>11</sup> Mairie de Brétignolles : registre des délibérations municipales, séance du 8 septembre 1940, p. 10-11.

les élèves se tournant le dos ; situation inconfortable mais qui permet de faire des économies de bois puisqu'il y a seulement une pièce à chauffer. Dans cette classe, où Claude Boulesteix apprend à lire et à chanter *Maréchal nous voilà !*, est exposée, se souvient-il, une photographie de Philippe Pétain, en buste. Dans l'entrée de l'école se trouve un second cliché « en pied, le maréchal tenant dans une main une paire de gants beurre frais ». Rappelons qu'à cette période « la très grande majorité des Français est sinon conquise à la Révolution nationale pétainiste, du moins fait confiance au Maréchal <sup>12</sup> ». Dans cette école, sous la conduite de Maurice Boulesteix, la petite Thérèse Tutélaire suit le « cours supérieur » avant d'obtenir en juin 1941 son certificat d'étude, passé à Cerizay.



**Le diplôme de Thérèse Tutélaire  
(6 juin 1941)  
Coll. privée**

Si madame Saléi est bien intégrée, grâce à son emploi d'institutrice, son mari l'est aussi. Ce petit homme râblé est cordial, il est constamment de bonne humeur ; son « accent extraordinaire » et ses tours de cartes enchantent le petit Claude Boulesteix. Avec Marcel Raymond, Pierre-Jean Saléi entraîne une équipe féminine de basket<sup>13</sup>, dont le terrain se trouve à La Roblinière, dans le pré situé entre la Nationale, les bois et la route du

<sup>12</sup> Jean-Pierre AZEMA, 1940, *l'année noire*, op. cit., p. 10 et 280-290 (chapitre n°23 intitulé : « Automne 1940. Le maréchalisme de base »).

<sup>13</sup> En font partie : Madeleine, Marguerite et Thérèse FAUCHEREAU de Fréaie, Simone ROTUREAU de La Tourette, Clémentine LANDREAU, Madeleine et Marguerite RAYMOND du bourg, ainsi que Marie-Joseph BOISSINOT.

village. En dehors des loisirs, qui prouvent une bonne intégration, Pierre-Jean Saléi joue le rôle d'homme au foyer ; il se rend dans les fermes pour trouver un peu de viande et de beurre. De même, les Binet, qui résident à La Thimerie, vont chercher du beurre à Bois d'Âne.

Pour l'approvisionnement, les personnes âgées éprouvent plus de difficultés, ce qui suppose des élans de solidarité. Septuagénaires, les Berthelot sont trop vieux pour aller dans les fermes à la recherche de quelques produits de première nécessité. Accompagné de son père, de sa mère ou, le plus souvent, de sa grand-mère, Claude Boulesteix leur apporte quelques œufs ou un peu de beurre. « L'abondance de bien ne nuit pas », dit souvent monsieur Berthelot, lorsqu'il reçoit de la nourriture. Lucie Tutélaire, parce qu'elle est veuve, bénéficie d'une « allocation de réfugié »<sup>14</sup>. Mais ce n'est pas suffisant. Alors, avec ses filles, elle va « glaner » et utilise un moulin à café pour la mouture. Germaine et Thérèse vont chercher des fraises chez Marie Billot, même si leurs socquettes blanches sont « noires de puces » au retour. Paulette Cloëz bénéficie d'une « assistance médicale gratuite » pour l'année 1942<sup>15</sup> parce que le salaire de son mari est jugé « insuffisant ». Ce dernier, qui reçoit de la commune en octobre 1941 et en mars 1942 un bon pour un pneu et une chambre à air<sup>16</sup>, trouve un travail « dans une fabrique de mise en boîte de Corned-beef » à Bressuire. Peut-être est-ce au Dolo, une société annexe de l'abattoir créée en mars 1942<sup>17</sup>, à moins qu'il ne s'agisse du secteur des cuirs et peaux<sup>18</sup> ?

Sans doute est-il plus facile de se ravitailler lorsqu'on travaille dans une exploitation agricole. Aux Grandes Morpinières, chez Louis Vion, le réfugié Marcel Muller participe aux travaux de la ferme ; dans la maison voisine, occupée par la famille Monnot, deux jeunes Ardennais résidant à La Roblinière, Daniel et Étienne Bruyère, qui ont entre quinze et dix-huit ans, travaillent plusieurs mois, de mai à juillet 1940. Ils retrouvent dans cette

---

<sup>14</sup> Sur ce sujet voir Éric ALARY, *op. cit.*, p. 351.

<sup>15</sup> Mairie de Brétignolles : 1 Q 2. Décision de la fin de l'année 1941 pour l'année 1942.

<sup>16</sup> Mairie de Brétignolles : 4 F 2.

<sup>17</sup> Loïc BAUFRETON & Guy CHARENTON, « Les sociétés annexes de l'abattoir de Bressuire », « Le Dolo », *Revue d'histoire du Pays Bressuirais*, n° 62, 2010, p. 70-75.

<sup>18</sup> Comme le pense Henri CLOËZ, le fils de Edgard.

ferme le compagnon de madame Husson, prénommé Victor, surnommé « Totor », qui aime côtoyer les deux bœufs de la ferme, *Limousin* et surtout *Bistrot* qui lui inspire des propos facétieux. L'année suivante Carlig, l'Italien, « est gagé » comme ouvrier agricole à Jouvence, une ferme de Breuil-Chaussée, située sur la « grand'route ». A la Thimerie, la venue du réfugié Charles Denis a dû soulager Marie Humeau, veuve Maupillier, dont la famille n'a pas été épargnée depuis une quinzaine d'années. Devenus orphelins au milieu des années 1920, Gustave, François et Albert Humeau



**Mariage de Charles Denis et de  
Espérance Fourreaux à  
Brétignolles, le 30 octobre 1940**  
*Coll. privée*

ont été élevés par leur tante Marie, veuve de guerre, sans enfant. Mais en 1939, les deux aînés, Gustave et François, sont mobilisés et, malheureusement, ils sont faits prisonniers. En 1940, Marie reste donc seule avec son neveu Albert. On conçoit donc que la présence de Charles Denis, un jeune électricien de 24 ans, a dû l'aider, notamment au moment des gros travaux estivaux de l'été 1940.

A l'automne, Charles Denis est toujours présent à La Thimerie. Car le 30 octobre 1940<sup>19</sup>, il épouse à Brétignolles Espérance Fourreaux, une jeune femme de 20 ans dont le père était garde des eaux et forêts à Vireux-Molhain. Résidant dans la même commune ardennaise, Charles et Espérance se fréquentaient avant la guerre. Mais l'exode sépare les deux familles ; celle de la fiancée gagne Mortagne en Vendée, alors que celle du fiancé aboutit dans le nord des Deux-Sèvres. Pourtant le couple parvient

à se retrouver dans le Bressuirais. Le mariage de ces deux réfugiés a laissé des souvenirs attendris à Brétignolles. Henri Fabien racontait naguère que la mariée, dépourvue de toilette pour la circonstance, avait emprunté la robe

<sup>19</sup> Mairie de Brétignolles : tables décennales, mariage le 30 octobre 1940.

préparée pour Jeanne Débarre qui, un mois plus tard, convolait en justes noces avec André Gatard<sup>20</sup>. Le premier témoin du mariage est Louis Fabien, l'agriculteur de La Roblinière qui a accueilli les parents de Charles. Le second témoin est Omer Miet, le « roulier », qui a quelques soucis en cette fin d'année 1940<sup>21</sup>. En effet, cet ancien « gazé », « pensionnaire de la guerre 1914-1918 », se voit privé de son laissez-passer. Le conseil municipal intervient auprès du préfet, car les problèmes personnels d'Omer Miet ont des retombées communales. En effet, Brétignolles est éloigné « des foires et marchés » de Cerizay et de Bressuire. Or les petits exploitants de la commune « n'ont ni voitures ni chevaux pour conduire leurs denrées aux marchés » et si Omer Miet disposait d'un car de vingt personnes avant la guerre, il lui a été réquisitionné au moment de la mobilisation. Il n'a plus qu'une voiture de huit places. Mais sans laissez-passer, plaide le conseil municipal devant les autorités, il ne peut « assurer le transport des marchandises et denrées et le transport en commun »... Dans cette économie paralysée et rationnée<sup>22</sup>, les conditions d'existence sont difficiles, *a fortiori* si l'on est réfugié.

\*

Compte tenu du nombre de familles retrouvées grâce aux témoignages, il est possible d'évaluer le nombre de réfugiés à la cinquantaine environ, ce qui n'est pas négligeable, au regard de la population brétignollaise : 574 habitants recensés en 1936. Pour l'essentiel, les réfugiés rentrent entre juillet et septembre 1940<sup>23</sup>, mais le retour des « exodiens » des zones « interdite ou réservée » s'avère beaucoup plus difficile<sup>24</sup>. Combien de temps les Ardennais sont-ils restés à Brétignolles ? Une année, parfois plus... On sait que la majorité des retours a lieu à

---

<sup>20</sup> Mairie de Brétignolles : tables décennales, mariage le 27 novembre 1940.

<sup>21</sup> Mairie de Brétignolles : registre de délibérations municipales, séance du 10 novembre 1940, p. 14-16..

<sup>22</sup> Mairie de Brétignolles : registre des délibérations municipales, séance du 16 novembre 1941, p. 32-33 : à cause du travail supplémentaire qu'occasionne la distribution des cartes de rationnement, la secrétaire de mairie reçoit une indemnité de 100 francs.

<sup>23</sup> Éric ALARY, *op. cit.*, p. 336.

<sup>24</sup> Éric ALARY, *op. cit.*, p. 358, 391-92.

l'automne 1940 et surtout dans le courant de l'année suivante<sup>25</sup>. Fin 1941-début 1942, Charles Denis regagne les Ardennes en compagnie de sa femme Espérance qui est enceinte, car c'est à Vireux-Wallerand que naît leur premier enfant, Michel, le 9 mai 1942. La famille Tutélaire est sans doute l'une des dernières à quitter la commune, car les femmes ayant un mari sont rappelées en priorité. Et le 12 septembre 1942, la carte d'identité de Thérèse est encore visée par le maire de Brétignolles. Mais tous ne rentrent pas. En 1942, Edgard et Paulette Cloëz, avec leurs enfants, vont habiter à Bressuire et ils s'y installent définitivement ; voilà pourquoi, dans une séance du 13 décembre de cette même année, le conseil municipal raye cette famille de la liste de l'assistance médicale gratuite pour l'année 1943, dans la mesure où Paulette « n'est plus considérée comme réfugiée et (que) le gain de son mari est maintenant suffisant pour subvenir à l'existence de sa famille<sup>26</sup> ».



**La carte d'identité de Thérèse Tutélaire,  
visée par le maire de Brétignolles  
le 12 septembre 1942  
Coll. privée**

Les rapports noués dans les circonstances de l'exode sont, dans certains cas, restés durables<sup>27</sup>. Après 1945, les Denis envoient des photographies à la famille Humeau ; au dos d'un cliché du petit Michel, les parents notent que leur enfant « embrasse bien fort la bonne dame Marie et Albert ». En août 1968, les Ardennais rendent visite aux Deux-Sévriens. Jusqu'à son décès, en 1984, Charles Denis adresse au début de chaque année ses vœux à la famille brétignollaise. En 1995, sa veuve Espérance Fourreaux revient à La

<sup>25</sup> Jean-Pierre HARBULOT, *op. cit.*, p. 61.

<sup>26</sup> Mairie de Brétignolles : registre des délibérations municipales, séance du 13 décembre 1942, p. 54.

<sup>27</sup> Éric ALARY, *op. cit.*, p. 102.

Roblinière. L'année suivante, Henri Fabien et sa fille Françoise, accompagnée de son mari, vont les voir dans les Ardennes. Étienne Bruyère, habitant Illkirch (Bas-Rhin), est lui aussi revenu à Brétignolles et, dans les années 1990, il échange quelques lettres avec Odile Jottreau, mariée en



**Espérance Fourreaux, épouse de  
Charles Denis, avec son enfant  
(peut-être en 1943)**

*Coll. privée*

novembre 1942 avec Maurice Monnot des Grandes Morpinières. Même s'ils quittent Brétignolles après la guerre, les Boulesteix restent en relation très longtemps avec les Saléi, et leur fils Claude, pour qui les Saléi étaient « un peu comme de seconds parents », se souvient être allé les voir dans les années 1980, après qu'ils eurent pris leur retraite, dans un lotissement de bord de mer, à Cala Rossa, près de Porto-Vecchio. Mariée en 1946 à Charleville, Thérèse Tutélaire, épouse Dufour, éprouve le besoin d'écrire au maire de Brétignolles en 1979. En 2001, sa sœur aînée Germaine revient avec sa fille dans la commune qui l'a accueillie jadis, car elle s'était liée d'amitié avec Renée Bernier, épouse de Louis Bouffandeau, le cordonnier-coiffeur de Brétignolles. En juillet et en

septembre 2011, Thérèse, accompagnée de son fils, l'imite. Ces retours, ces retrouvailles, ces lettres, cette volonté de revenir sur les lieux de l'enfance montrent l'importance sentimentale de cet épisode dans la mémoire des réfugiés et de leurs hôtes. Ce sont autant de fragments d'existence de « celui-ci ou celle-là » dont Léon Werth oserait « dire qu'ils nous ont fait toucher des secrets historiques, qu'ils nous ont révélés quelques joints entre l'histoire et l'homme<sup>28</sup> ».

<sup>28</sup> Léon WERTH, *33 jours*, Paris, Viviane Hamy, 1992, p. 20.